

# Télérama + Sortir

№ 3323  
DU 21 AU 27 SEPTEMBRE 2013

ABONNEMENTS ET PUBLICITÉ  
Télérama, 11 rue de Valenciennes  
92015 Nanterre Cedex



SUBLIME

# CATE

BLANCHETT





## LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA



Sabine Weiss. Gamine égyptienne, 1983.

### INSTANTS FUGACES

PHOTO  
SABINE WEISS

TTT

Quand on entre dans la base sous-marine de Bordeaux, un dédale de béton de la Seconde Guerre mondiale, on plonge dans une semi-pénombre. Chacune des photographies de Sabine Weiss est éclairée par un petit projecteur. On passe de halo en halo comme on traverse un gué de pierre en pierre. Cela crée une atmosphère très particulière, qui donne une autre lecture à l'œuvre de la photographe célébrant cette année ses 89 ans. Son travail est souvent résumé à une imagerie humaniste, un peu sentimentale. Comme ses pairs Robert Doisneau ou Willy Ronis, Sabine Weiss aime les gens. Elle a aussi un côté espiègle et guette l'anecdote savoureuse, comme «*la ruée vers l'or*» inscrit sur la poussette d'un clochard, tournant en dérision sa condition misérable.

Sur les cent vingt photos datées de 1946 à 2009, on retrouve ses icônes : le sourire d'ange de la gamine égyptienne, le percheron ruant dans un terrain vague enneigé de la banlieue parisienne... On sourit, on est attendri. Mais l'ambiance de sanctuaire de la base renforce le poids d'images moins connues, et parfois bouleversantes, comme ce cliché pudique d'une femme pleurant contre un mur du métro parisien. Dans une église d'Italie, un gamin découvre le gisant d'un christ torturé. La mort dans ce qu'elle a d'incompréhensible se lit dans ses yeux. Sabine Weiss n'est pas toujours aussi légère qu'il y paraît. — **Luc Desbenoit**

| Jusqu'au 13 octobre, base sous-marine de Bordeaux (33) | Tél. : 05 56 11 11 50.

| A lire : *L'Œil intime*, éd. CDP, 96 p., 35 €.

T

Peinture

**Claire Tabouret**

| Jusqu'au  
31 octobre, galerie  
Isabelle Gounod,  
Paris 3<sup>e</sup>  
| Tél. : 01 48 04 04 80.

**Arnaud**

**Rochard**

| Jusqu'au  
5 octobre, galerie  
Maïa Muller,  
Paris 3<sup>e</sup>.  
| Tél. : 09 83 56 66 60.

«*Beaucoup de peintures*», avait remarqué l'élégante sortant le samedi 7 septembre de l'une des nombreuses galeries parisiennes ouvertes ce jour-là. «*Oui, contrairement à la Biennale*», avait ajouté son compagnon d'une voix lasse. Puis le couple avait disparu dans la foule obstruant la ruelle du quartier du Marais. La nuit tombait. La douceur contredisait les prévisions pluvieuses. Dans la ruelle, les discussions formaient un brouhaha d'où s'échappait parfois un éclat de rire. La réouverture des galeries est un rituel, comme la rentrée scolaire.



Claire Tabouret :  
*L'Affront*, 2013,  
acrylique sur toile.

Cette brique de conversation oubliée est revenue dans le sillage de l'élégante, image marquante de cette soirée de rentrée. Il est vrai que les galeries parisiennes, prestigieuses ou modestes, montrent en ce mois beaucoup de peintures, comme il est vrai que la Biennale de Venise en propose peu. La Biennale de Lyon (à partir du 12 septembre) ne dérogera pas à la règle. Pas plus que la Biennale de Sélestat, dans le Bas-Rhin, qui présentera, à partir du 21 septembre, une vingtaine d'artistes internationaux pratiquant le «*globart*», cette forme d'art contemporain facile d'accès, compréhensible par le plus grand nombre, qui mêle installation, photo et vidéo. Mais de peinture, point.

Il ne s'agit pas ici de s'en désoler, mais plutôt de constater l'écart grandissant entre deux formes d'art, celui qui se vend dans la galerie et celui qui s'expose dans l'institution. Le second s'apparente de plus en plus à de l'animation

socioculturelle, aussi est-il important qu'il soit démocratique, quitte à tomber dans la démagogie – démagogie dont n'est pas exempt l'art qui se vend. Et puis l'art qui s'expose aussi se vend. L'artiste adepte du globart (le *plasticien*) sait souvent produire de petites choses, photographie ou dessin maladroit, susceptibles d'être vendus dans la galerie. Mais de peinture, point.

Dans son livre *Origine de la peinture 1*, le philosophe Michel Guérin écrit que «*la mémoire de la peinture n'est pas faite de vieux souvenirs, elle se confond avec une si haute antiquité que le temps a pris racine en elle*». Chaque tableau peint porte donc en lui l'histoire de la peinture depuis les premiers dessins pariétaux et rupestres (plus de cinquante mille ans). Cela crée des responsabilités. On peut dire la même chose de la sculpture. À côté, le poids de la photographie (moins de deux siècles), de l'installation (moins d'un siècle) ou de la vidéo (cinquante ans) apparaît bien léger, et donc plus supportable. Mais le caractère «*immémorial*» (pour reprendre le terme de Michel Guérin) de la peinture ne lui offre aucun gage de qualité, et les œuvres marquantes sont rares.

Aussi convient-il de s'intéresser avec indulgence aux plus jeunes, encore peu marqués par le poids du passé. Claire Tabouret, par exemple, 32 ans, un peu rigide dans ses grands formats (les portraits sur papier montrant, eux, beaucoup plus de finesse, d'élégance et de liberté), un peu trop proche de la photographie, mais dont les compositions (des classes d'enfants) témoignent d'une belle maîtrise et d'une étrangeté singulière. Ou Arnaud Rochard, 27 ans, dont les dessins à l'encre, les gravures et les planches de bois travaillées comme des matrices de xylogravure montrent un univers chaotique, violent, encore trop lié à la bande dessinée, mais qui sait, entre deux références à la figuration libre de Combas et de Di Rosa, se souvenir de Bosh et de Goya. Pour certains, l'art ne naît donc pas avec Duchamp ●

▲ Ed. Encre marine.